

La littérature franco-ontarienne

Lucie Hotte

Numéro 154, été 2009

La francophonie dans les Amériques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1818ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hotte, L. (2009). La littérature franco-ontarienne. *Québec français*, (154), 69–72.

La littérature franco-ontarienne

par Lucie Hotte*

Lorsque, en 1610, Étienne Brûlé, dûment mandaté par Samuel de Champlain, met le pied sur le territoire qui est aujourd'hui l'Ontario, il devient le premier Français à s'y aventurer puis à y habiter. Depuis ces lointaines origines, la communauté francophone de l'Ontario a prospéré ; elle compte aujourd'hui 548 940 personnes et est donc la deuxième plus grande communauté francophone en Amérique après la communauté québécoise. Elle ne compte cependant que pour 4,8 % de la population totale de la province¹, ce qui fait d'elle une communauté fortement minoritaire. De même, la littérature franco-ontarienne a beaucoup évolué depuis la parution du récit qu'a fait Champlain de ses voyages de 1613 et de 1615. En fait, il est possible de distinguer trois grandes périodes dans l'histoire de la littérature de l'Ontario français : la littérature coloniale (1610-1866), la littérature canadienne-française (1867-1969) et la littérature franco-ontarienne (depuis 1970). C'est sur cette période plus récente que portera cet article, qui présentera d'abord un bref historique de la prise de parole franco-ontarienne des années 1970 qui a mené à l'institutionnalisation de la littérature de langue française en Ontario puis donnera un aperçu de quatre grands genres littéraires (théâtre, poésie, roman et nouvelle) en mettant l'accent sur quelques œuvres représentatives des divers courants esthétiques.

Prise de parole littéraire

Au début des années 1970, la conjoncture sociale, économique, politique et culturelle mène à une prise de parole littéraire des jeunes francophones habitant à l'extérieur du Québec. Trois éléments méritent d'être soulignés, car ils ont contribué à l'institutionnalisation de la littérature franco-ontarienne². D'abord, la prospérité de l'après-guerre a favorisé la mise sur pied de nombreux programmes sociaux et culturels, notamment à la suite de la Commission d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme (1963-1971), qui a conduit à la création de divers programmes de subvention des arts et de la culture, administrés par le Secrétariat d'État, dont bénéficieront les communautés francophones minoritaires telles que la communauté franco-ontarienne. Au même moment, le nationalisme québécois jouit d'une popularité grandissante. Si, jusqu'à la fin des années 1960,

les francophones tant du Québec que des autres provinces se considéraient comme appartenant à la grande nation canadienne-française, ce n'est alors plus le cas. Selon Pierre Savard, « [c]'est aux États généraux de 1967 que la rupture éclate au grand jour entre Québécois et Franco-Ontariens » lorsque « [l]a nouvelle vague des nationalistes québécois affirme résolument que le salut du Québec ne peut s'accomplir en même temps que le sauvetage des francophones hors Québec³ ». Les programmes de subventions des arts et de la culture du gouvernement fédéral permettront aux fédéralistes de tenter de prouver au Québec qu'il est possible pour les francophones canadiens de survivre en milieu minoritaire grâce à l'appui financier gouvernemental. Or, les jeunes qui arrivent à l'âge adulte au tournant des années 1970 – les baby-boomers – sont marqués par l'idéologie contre-culturelle américaine⁴. Animés du désir de transformer la société de façon pacifique, ils prôneront les arts comme forme d'action sociale. Ils feront donc appel aux programmes gouvernementaux pour financer la création de maisons d'édition, de troupes de théâtre et d'associations, comme le Théâtre-Action⁵. L'effervescence sera telle qu'en quelques années l'Ontario français sera doté de trois maisons d'édition (Prise de parole, fondée en 1973, L'Interligne, en 1981, et Le Vermillon, en 1982) et de nombreuses troupes de théâtre dont quatre qui existent toujours aujourd'hui (Le Théâtre du Nouvel Ontario [TNO], fondé en 1971, le Théâtre d'la Corvée, aujourd'hui le Trillium, en 1975, le Théâtre de la Vieille 17, en 1979, et le Théâtre du Cabano, aujourd'hui Vox Théâtre, la même année).

Théâtre et poésie

Deux genres littéraires occuperont une place de prédilection dans la production littéraire franco-ontarienne jusqu'au milieu des années 1980 : le théâtre et la poésie. Durant les années 1970, la création collective est largement privilégiée sur la scène théâtrale et les troupes présenteront des pièces écrites par l'ensemble des comédiens. Deux d'entre eux deviendront des dramaturges d'importance en Ontario français, soit André Paiement et Jean Marc Dalpé. Tous deux pratiquent un théâtre populaire, contestataire, à vocation sociale. La carrière d'André Paiement sera courte, mais brillante : il participe à la création de la première pièce de l'époque, *Moé j'viens du Nord 'stie*, montée en 1971 par la troupe de l'Université Laurentienne à Sudbury, qui deviendra le TNO, coécritra ou écrira trois autres pièces dont la

pièce-phare *Lavalléville* (1974) avant de se suicider en janvier 1978. *Lavalléville* est une « comédie musicale » qui présente la vie dans un petit village éloigné du nord ontarien où les habitants sont gardés dans l'ignorance du reste du monde. Nombreux sont les critiques qui ont vu, dans cette pièce, une allégorie de la société franco-ontarienne.

Jean Marc Dalpé connaît une aussi brillante carrière tant comme dramaturge que comédien. Un des membres fondateurs du Théâtre de la Vieille 17, il participe aux diverses créations collectives de cette troupe, dont *Les murs de nos villages* (1979), avant de quitter l'Est ontarien pour Sudbury, où il sera dramaturge en résidence au TNO. Il y poursuivra sa collaboration avec la metteuse en scène Brigitte Haentjens, avec qui il a coécrit *Hawkesbury Blues* (1982) puis *1932, la ville du Nickel, une histoire d'amour sur fond de mines* (1984), pièces s'inspirant de l'histoire de la communauté ouvrière franco-ontarienne, avant d'entreprendre une carrière solo avec *Le chien* (1987), qui marque le début d'un théâtre plus psychologique que sociologique en Ontario français. *Le chien* raconte l'histoire de Jay, jeune homme originaire du nord de l'Ontario, qui revient chez lui après sept années d'errance sur le territoire américain afin de faire la paix avec son père, dit-il. Cependant, le père, qui vient de perdre son propre père, n'est pas ouvert à la réconciliation. Le drame familial se complexifie au fur et à mesure que la pièce se déroule et culmine dans le meurtre du père par le fils. Pièce polysémique, qui se prête tant à des lectures référentielles, identitaires qu'à des interprétations psychologiques, *Le chien* marque une étape importante dans la dramaturgie franco-ontarienne. La pièce a d'ailleurs remporté le prestigieux prix du Gouverneur général en 1988.

Michel Ouellette arrive sur la scène théâtrale peu de temps après. Alors que Paiement et Dalpé sont à la fois comédiens et dramaturges, Ouellette se consacre entièrement à l'écriture. Son œuvre dramatique illustre éloquentement l'évolution de la dramaturgie franco-ontarienne. Sa pièce *French Town* (1994, prix du Gouverneur général) est emblématique de la volonté qui a animé plusieurs écrivains franco-ontariens de mettre en scène la réalité des communautés

francophones de l'Ontario à travers un drame familial. Deux frères et une sœur, Pierre-Paul, Martin et Cindy, se retrouvent dans la maison familiale à la suite du décès de leur mère. Tous trois adoptent une position diamétralement opposée à leur milieu d'origine : alors que Pierre-Paul a tout fait pour s'en éloigner, comme en témoigne sa langue châtiée à outrance, Cindy a tout mis en œuvre pour s'ancrer dans ce milieu, d'où la langue vernaculaire et vulgaire qu'elle utilise. Martin, beaucoup plus jeune, n'a pas vécu à French Town, car Pierre-Paul l'a amené vivre avec lui à Toronto après le décès de leur père. Il souhaite à présent

revenir dans sa ville d'origine. Depuis quelques années, Ouellette s'est tourné vers un questionnement plus métaphysique qu'identitaire, comme c'est aussi le cas dans le théâtre de Patrick Leroux. Ainsi, dans sa magnifique pièce *Le testament du couturier* (2002), la réflexion sur les maux de la société se détache du particularisme de l'Ontario français pour s'ancrer dans l'universalisme de la condition humaine. En effet, cette pièce se situe dans un futur indéterminé, dans un espace non localisable sur une carte géographique, et aborde les questions complexes de l'intolérance et des rapports entre les êtres humains. Ces caractéristiques rapprochent

Pour moi, penser à la Francophonie en Amérique, c'est d'abord me rappeler avec bonheur cette soirée mémorable passée en compagnie de Léopold Senghor et sa femme, en 1961, au salon de la Maison canadienne de la Cité universitaire de Paris dont Charles Lussier était le directeur.

Ce soir-là, monsieur Senghor, président de la nouvelle République du Sénégal, avait chanté, tambourine à la main, des chansons folkloriques de son pays, chansons pour redire la riche voix d'un peuple aimé. Ce soir-là, j'avais osé lui donner fièrement la réplique avec des chansons de mon coin natal à moi, dont « Les draveurs de la Gatineau ».

Plus tard, sur mon chemin, j'aurai appris que Léopold Senghor était l'un des Pères d'une francophonie qu'il avait définie comme « un humanisme intégral qui se tisse autour de la terre ». J'aurai aussi compris que, sans l'apport de ce grand visionnaire, aurions-nous aujourd'hui autant de dynamisme dans cette francophonie universelle de 200 millions de personnes représentée dans 6 États américains et dont fait partie évidemment le Canada, avec le Québec et le Nouveau-Brunswick, ces forteresses linguistiques toutes garantes de la francophonie nord-américaine.

Ma lucidité me portant toujours à réfléchir sur l'avenir de notre monde francophone, j'observe cependant avec grande peine que les générations montantes ont à l'égard de la langue une vision fort différente de celle qui prévalait naguère. Nous assistons – ô mondialisation – à une mutation évidente du français vers l'anglais, l'espagnol, le chinois. Cette mutation semble vouloir tasser notre langue dans un espace d'ombre au profit d'un espace de lumière habité par d'autres langues. Cette réalité pourrait-elle nous être fatale ?

Cela dit, parce que je suis bien conscient de la nécessité de prendre la défense de la diversité culturelle, c'est en toute espérance de cause que je tiens à proclamer haut et fort la langue de Molière comme étant le meilleur outil de promotion active de notre culture. Une raison majeure de l'aimer. N'en déplaise à cette pensée répandue qui voit le français comme une entité en voie d'extinction, tout mon être se rebiffe et clame à l'adresse de tous que « la langue de chez nous » est celle de notre vie même. Qu'elle est la plus belle de la planète et que c'est elle qui sait le mieux faire chanter les sentiments et les sensations qui savent créer la beauté dont nous, pauvres humains, rêvons tous dans notre marche courageuse contre vents et marées.

Et puis... Avec ces récentes nouvelles qui nous parlent de l'augmentation des naissances au Québec, qui d'entre nous voudrait vraiment vendre son âme au diable ?

Jean-Paul Filion
Chansonnier et écrivain

donc cette pièce de la fable ou, mieux encore, du mythe. Il n'est dès lors pas étonnant que dans ses pièces les plus récentes, *Iphigénie en trichromie* et *Achille en colère* (2009), Ouellette se lance dans la réécriture de mythes grecs.

La poésie s'est, pour sa part, développée en fonction de deux axes : la poésie du pays et la poésie de l'être. Alors que les poètes du premier courant se font les chantres de la réalité franco-ontarienne, ceux et celles du second écrivent une poésie plus universaliste. Patrice Desbiens est sans aucun doute le poète franco-ontarien le plus connu. Son œuvre s'inscrit indubitablement dans le courant de la poésie du pays. Sa poésie a été perçue par la critique comme une mise en scène de la douleur lancinante d'être minoritaire. Dans ses poèmes, Desbiens présente presque toujours un personnage, *alter ego* du poète, dont le malaise ontologique est directement lié à l'espace, représenté comme inhospitalier, de l'Ontario français, ainsi que l'illustrent bien les poèmes du recueil *Sudbury* (1983), où la ville éponyme est présentée comme un lieu mortifère : « cette ville qui a perdu toutes ses dents et ° fume des rouleuses en attendant l'autobus », « Cette ville qui nous écrase ° Cette ville qui nous mange comme un cancer » et « qui nous arrache les ailes » est un lieu de malheur « où la parole danse avec le silence, la parole au ° fond d'une bière au fond des mines au fond des ° bouches », une ville où « il fait trop froid pour ° être cute ». Seul l'amour est présenté comme une façon d'échapper à ce destin misérable, mais l'amour, chez Desbiens, est le plus souvent impossible.

D'autres, tel Robert Dickson, ancrent leurs poèmes en Ontario français sans pour autant faire de la condition minoritaire un thème incontournable. Il chante plutôt l'amitié et met sa voix au service de l'humanité. Dickson est présent sur la scène littéraire franco-ontarienne dès le début des années 1970, alors qu'il participe à la grande aventure de la Coopérative des artistes du Nouvel-Ontario (CANO) et à la fondation des Éditions Prise de parole, du TNO, de la Galerie du Nouvel-Ontario et des spectacles de « La Cuisine de la poésie ». Son recueil, *Humains paysages en temps de paix relative* (2002), lauréat du prix du Gouverneur général, met

en relation l'ici de l'Ontario français et l'ailleurs du vaste monde dans une quête d'une commune humanité qui permettrait d'éviter les guerres. D'*Oré(a)lité* (1978) à *Libertés provisoires* (2005), la poésie intimiste de Dickson est marquée par l'humanisme contre-culturel qui prend forme dans une poésie toute en nuances mais limpide.

La poésie de l'être est le courant poétique de prédilection des femmes poètes, des poètes migrants de l'Ontario (tels que Hédi Bouraoui ou Angèle Bassolé-Ouédraogo) et de la nouvelle génération de poètes (Michel Dallaire ou Michel Thérien, par exemple). Les œuvres d'Andrée Lacelle et d'Andrée Christensen en sont représentatives. Hautement symboliques, leurs poèmes abordent des thématiques plus universelles. Ainsi, l'ensemble de l'œuvre de Christensen est une tentative d'apprivoiser la mort et de réconcilier les contraires. Dans *Sacra privata* (1997), par exemple, la poète célèbre la liturgie qui lui permettra de transformer la parole en poésie. Lacelle, pour sa part, se questionne sur la solitude qu'elle distingue de l'isolement, sur notre rapport au monde et le cheminement qu'est la vie. Son recueil *Tant de vie s'égare* (1994) en est un exemple marquant.

Le roman et la nouvelle

Depuis le milieu des années 1980, le roman occupe une place de plus en plus importante dans la production littéraire franco-ontarienne et, depuis une décennie, la nouvelle s'impose. Deux importants romans, qui mettent en scène le paysage franco-ontarien, paraissent en 1980 et en 1981, soit *La vengeance de l'original* de Doric Germain et *La quête d'Alexandre*, premier tome de la trilogie *Les chroniques du Nouvel-Ontario* d'Hélène Brodeur. Germain écrit essentiellement pour les jeunes lecteurs : enseignant à l'époque, il voit que ses élèves s'intéressent peu à la lecture, il décide donc d'écrire des romans d'aventures qui se déroulent dans un milieu qui leur est familier : le Nord ontarien. Brodeur, pour sa part, opte pour des romans historiques racontant, dans le premier tome, la colonisation du Nouvel-Ontario au début du XX^e siècle, puis les années 1930 dans le second et les années 1950 et 1960 dans le dernier.

L'œuvre de Daniel Poliquin s'avère un excellent exemple de l'évolution rapide de la littérature franco-ontarienne qui, en deux décennies à peine, est passée de littérature naissante, centrée sur les thématiques identitaires, à une littérature postmoderne ouverte sur le monde. Les deux premiers romans de Poliquin, *Temps pascal* (1982) et *L'Obomsawin* (1987), répondent, selon l'auteur, à un impératif identitaire. Le premier est dominé par la thématique de l'engagement social illustré autant par le personnage de Médéric Dutrisac, ancien syndicaliste dont la plus grande partie de la vie a été consacrée aux causes sociales, que par celui du velléitaire Léonard Gouin, qui cherche constamment un moyen de se distinguer et d'aider les autres. Le second roman met en scène un peintre amérindien (métis, en fait) accusé d'avoir incendié la maison de sa mère où se trouvaient ses peintures racontant l'histoire de sa ville natale. Langue, histoire, villages abandonnés, identité et rapport à l'autre sont les thèmes abordés dans ce roman où l'humour et l'ironie, qui caractérisent l'œuvre du romancier, sont de la partie. Poliquin excelle dans l'art de camper des personnages vivants, attachants, aussi hors de l'ordinaire que réalistes. Avec *Visions de Jude* (1990) s'amorce un renouvellement esthétique caractérisé par l'invention formelle (jeu sur les voix narratives, mélange des genres...) qui se prolonge dans *L'écureuil noir* (1994) et qui est porté à son summum dans ses romans historiques postmodernes *L'homme de paille* (1998) et *La kermesse* (2006).

Des nouvelles humoristiques de Pierre Léon aux contes urbains de Danielle Vallée en passant par les fables de Jean-Louis Major, les nouvelles de science-fiction de Jean-Louis Trudel ou encore les nouvelles fantastiques de Pierre Karch, les formes qu'adoptent les genres brefs en Ontario, et les thèmes qui y sont abordés sont aussi variés et originaux que fascinants. Plusieurs écrivains pratiquent à la fois le roman et la nouvelle ; c'est le cas de Marguerite Andersen, de Daniel Poliquin, de Maurice Henrie ou encore de Michel Dallaire, qui est aussi poète. Rares sont ceux qui ne pratiquent que les genres brefs ; parmi eux, la voix d'Aurélié Resch s'impose. Dans son premier recueil, *Les yeux de l'exil* (2002), elle aborde certes la question de l'exil

géographique, comme le signale le titre, mais aussi celle de l'exil intérieur, de la détresse, de l'abandon et de la solitude. *Obsessions* (2005) regroupe dix nouvelles qui traitent du quotidien et des angoisses qui peuvent surgir dans une vie autrement tout à fait ordinaire. Son plus récent recueil, *Le bonheur est une couleur* (2008), adopte un ton tout à fait différent, plus léger. La plupart des nouvelles mettent en scène un petit garçon (pas nécessairement le même) qui vit des moments intenses. Alors que très souvent la littérature sert à explorer le malheur, ici, le bonheur naît des couleurs, des odeurs, des textures, d'une rencontre inopinée. Le talent de Resch est de transformer ce qui peut être banal en littérature vivante.

Tenter de dresser le portrait d'une littérature en quelques pages est une gageure impossible à tenir. Tout au plus est-il permis d'espérer en donner un avant-goût. □

* *Chaire de recherche sur les cultures et les littératures francophones du Canada, Université d'Ottawa*

Notes

- 1 Office des affaires francophones, *Profil statistique 2005* [www.ofa.gov.on.ca/docs/stats-2005general-fs.pdf].
- 2 Pour plus de détails voir, entre autres articles, François Paré, « Une littérature en quête d'existence », *La Licorne*, n° 27, 1993, p. 255-262 ; Johanne Melançon, « L'institution littéraire franco-ontarienne : où en sommes-nous en 2004 ? », dans Ali Reguigui et Hédi Bouraoui [dir.], *Perspectives sur la littérature franco-ontarienne*, éd. revue et aug., Sudbury, Prise de parole, 2007, p. 137-181.
- 3 Pierre Savard, « Relations avec le Québec », *Les Franco-Ontariens*, op. cit., p. 247.

- 4 Voir Lucie Hotte, « Célébrations littéraires. La littérature sur la place publique », « Fête et littérature », sous la dir. de Maurice Lamothe, *Port-Acadie*, n° 8-9 (2005-2006), p.181-197 et de la même auteure « Littérature et conscience identitaire : l'héritage de CANO », *Produire la culture, produire l'identité ?*, sous la direction d'Andrée Fortin, Sainte-Foy, PUL, « Culture française d'Amérique », 2000, p. 53-68.
- 5 Théâtre Action est un organisme de promotion et de développement du théâtre franco-ontarien créé en 1972 [www.theatreaction.on.ca].

Pour en savoir davantage

BIBLIFO : bibliographie de la critique de la littérature franco-ontarienne [http://kodos.cc.uottawa.ca/]

BOCK, Michel, et Gaétan GERVAIS, *L'Ontario français. Des Pays-d'en-Haut à nos jours*, Ottawa, Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, 2004.

COOK, Margaret, « La poésie : entre l'être et le pays », *Nuit blanche*, n° 62 (hiver 1995-1996), p. 58-63.

DIONNE, René, *Histoire de la littérature franco-ontarienne des origines à nos jours*, Tome 1, *Les origines françaises (1610-1760), les origines franco-ontariennes (1760-1865)*, Sudbury, Prise de parole, 1997.

—, *Anthologie de la littérature franco-ontarienne des origines à nos jours*, Tome 1, *Les origines françaises (1610-1760), les origines franco-ontariennes (1760-1865)*, Sudbury, Prise de parole, 1997.

—, *Anthologie de la poésie franco-ontarienne des origines à nos jours*, Sudbury, Prise de parole, 1991.

HOTTE, Lucie, « Littérature et conscience identitaire : l'héritage de CANO », dans Andrée Fortin [dir.], *Produire la culture, produire l'identité*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2000, p. 53-68.

HOTTE, Lucie, et François OUELLET [dir.], *La littérature franco-ontarienne : enjeux esthétiques*, Ottawa, Le Nordir, 1996.

HOTTE, Lucie, avec la coll. de Louis BÉLANGER et Stefan PSENAK [dir.], *La littérature franco-ontarienne : voies nouvelles, nouvelles voix*, Ottawa, Le Nordir, 2001.

HOTTE, Lucie, et Johanne MELANÇON [dir.], *Introduction à la littérature franco-ontarienne*, Sudbury, Prise de parole [à paraître].

—, *Thèmes et variations. Regards sur la littérature franco-ontarienne*, Sudbury, Prise de parole, 2005.

PARÉ, François, *Les littératures de l'exiguïté*, Ottawa, Le Nordir, 1992.

—, « Repères pour une histoire littéraire de l'Ontario français », dans Jacques Cotnam, Y. Frenette et Agnès Whitfield [dir.], *La francophonie ontarienne : bilan et perspectives de recherche*, Ottawa, Le Nordir, 1995, p. 269-282.

—, *Théories de la fragilité*, Ottawa, Le Nordir, 1994.

—, *La distance habitée*, Ottawa, Le Nordir, 2003.

YERGEAU, Robert, « La poésie franco-ontarienne : les lieux de la dépossession », *Francophonies d'Amérique*, n° 1 (1991), p. 7-13.

Coups de cœur

♥ Andrée Christensen, *Depuis toujours, j'entendais la mer*, Ottawa, David, 2007.

♥ Jean Marc Dalpé, *Le chien*, Sudbury, Prise de parole, 2003, [1987]. (« BCF »).

♥ Robert Dickson, *Humains paysages en temps de paix relative*, Sudbury, Prise de parole, 2002.

♥ Michel Ouellette, *Le testament du couturier*, 2002.

♥ Daniel Poliquin, *L'écureuil noir*, Montréal, Boréal, 1994.

